

le public parisien, et de faire consacrer par lui la belle réputation qu'elle a acquise en Autriche, en Allemagne et en Russie. Nous devons lui savoir gré de cela. J'ai d'ailleurs constaté, à sa première représentation, qu'il n'y avait plus place dans nos esprits pour un chauvinisme sot, et que les petits pâtisseries de *Lohengrin* avaient trouvé des emplois nouveaux. C'est encore une attention délicate de Mme Barkany d'avoir — avant *Faust*, *Magda* et les autres pièces, tragédies et comédies qu'elle donnera — joué tout d'abord *la Pucelle d'Orléans*, une des œuvres les plus importantes de ce grand poète Schiller, qui est notre compatriote, car un décret de la Convention le déclara « citoyen de la République française ». L'œuvre est un hymne en l'honneur de Jeanne d'Arc, notre héroïne nationale, réalité et symbole. Elle date de 1801 et peut passer pour une réponse d'outre-Rhin à la fâcheuse *Pucelle* de Voltaire. Je dis un « hymne », car les parties lyriques abondent dans la tragédie historique de Schiller, et le songe, le monologue de Jeanne sont des morceaux célèbres, dans la littérature allemande, à l'égal des stances de Corneille et de Racine. Ce qui nous déroute un peu, c'est que Schiller a modifié à sa façon l'histoire de Jeanne, y ajoutant un épisode d'amour et un merveilleux autre que celui du miracle accepté. Mais il a conservé, et c'est l'essentiel, la physionomie de notre héroïne et, dans les premiers actes, suivi de près la légende.

Cette physionomie, Mme Barkany l'a traduite avec bonheur. De beau masque illuminé par des yeux superbes et expressifs, elle a donné à la vierge de Vaucouleurs le double caractère de simplicité et d'exaltation mystique qui sont son âme entière. De voix puissante et de diction qui m'a paru parfaite, autant que j'en puis juger dans ma fâcheuse ignorance de l'allemand, elle a joué d'une façon exquise et magistrale les grandes scènes de la tragédie, notamment l'entrée à la Cour du Roi, où elle proclame sa mission; la rencontre avec le duc de Bourgogne et le monologue fameux où elle traduit ses craintes et ses douleurs. Il m'a paru que, comme les actrices étrangères que nous avons vues en ces derniers temps, la Duse, la Guerrero, Mme Barkany mêlait parfois à la déclamation tragique la familiarité et le naturel. Aussi, je me promets, après *Faust*, de la retrouver dans *Magda*.

Henry Fouquier.

\*\*\*

**Opéra populaire du Château-d'Eau :**

*La Reine de Saba*, opéra en quatre actes et six tableaux, de M. Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod.

Nous possédons depuis hier un nouveau Théâtre lyrique.

Toutes les fois qu'une scène de ce genre ouvre ses portes, j'ai l'habitude de ne pas ménager les encouragements à ceux qui assument la tâche difficile de la diriger. Et je ne regrette pas ma dernière indulgence, si elle a aidé, tant soit peu, à la représentation d'*Iphigénie*, qui nous rendit un magnifique chef-d'œuvre et mit à son rang — au premier — une admirable artiste : Mme Jeanne Raunay. Cela seul suffit à faire oublier les soirées inutiles ou malheureuses.

J'en userai de même aujourd'hui. Je crois sincèrement qu'il est possible d'établir un Théâtre lyrique au Château-d'Eau, à la condition de donner au peuple, souverain maître là, des pièces simples et fortes, capables de l'intéresser, de l'éblouir et de l'élever. Je suis convaincu que le travailleur de nos faubourgs est moins indifférent, moins hostile à la beauté qu'on ne veut bien le dire et je garde l'espoir qu'il accourra aux nobles spectacles quand on lui en offrira de tels. Il faudrait que ces spectacles, outre leur nette signification, eussent pour lui l'attrait de la nouveauté. Je mets à part *la Reine de Saba*, qui a été jouée hier et qu'il ne connaît évidemment pas, mais, ira-t-il applaudir les ouvrages qu'on lui promet, qu'on nous annonce et qu'il a renoncé depuis longtemps à aller voir à l'Opéra-Comique? Je le désire, car cela permettrait d'apporter tout le soin nécessaire aux études des partitions anciennes et modernes qu'il attend, j'en suis sûr, et qu'il ne demandera pas mieux que d'aimer.

Le Théâtre lyrique me paraît donc viable, orienté de la façon que j'indique. On a pensé que le nom glorieux de Charles Gounod porterait bonheur à son inauguration et, pour remplir la soirée d'ouverture, on a choisi *la Reine de Saba*, qui, représentée sans succès à l'Opéra en 1862, n'avait jamais été reprise à Paris. Croirait-on, en l'entendant, que *Sapho*, *Faust*, *Phlémon et Baucis* la précéderent! Lorsque l'illustre compositeur l'écrivit, il était cependant en pleine possession de sa force productrice (*Mireille*, date de 1864 et *Roméo et Juliette* sont de 1867), et s'il se montra, cette fois, aussi inégal, ce fut, à mon sens, par la faute du poème que lui fournirent M. Jules Barbier et Michel Carré.

Le sujet de ce poème, emprunté à Gérard de Nerval, ne manque pourtant pas de grandeur. Un ouvrier de génie, Adoniram, chargé par le roi Soliman, le Salomon de la légende, de la direction de travaux d'art gigantesques, a rêvé de couler, en un moule de sable, aux portes de Jérusalem, une mer d'airain. Trahi par trois de ses aides mécontents et jaloux, il voit son projet s'effondrer dans un désastre. Une femme le console : Balkis, la reine de Saba, qui, se prenant pour lui d'admiration et d'amour, renonce à épouser Soliman à qui elle s'est promise et se dispose à fuir avec lui. Adoniram est digne d'elle d'ailleurs, car il descend des dieux et les Djinns, qui le protègent, ont, en une nuit, achevé son œuvre colossale. Mais les trois traîtres l'assassinent et l'envoient de la sorte au Paradis du feu où, finalement, il apparaît dans une triomphale apothéose.

Un tel sujet, traité de façon simple et large, aurait pu servir le musicien. Par malheur, en l'adaptant à la scène, les librettistes se sont moins soucieux d'établir fortement le caractère de leurs personnages que d'ancre leur pièce selon les procédés habituels de l'opéra d'il y a quarante ans. Ils furent séduits, au détriment du reste, par le décor et se contentèrent d'une insuffisante extériorité. La partition, traduisant fidèlement l'esprit du poème, étant, elle aussi, presque toujours décorative et extérieure, n'apparaît donc point comme une des plus originales de Gounod. De franches vulgarités la déparent trop souvent. Cependant elle est écrite, construite avec une vigueur, une netteté, une solidité indé-

niables. On connaît les trois airs que les élèves du Conservatoire ne manquent jamais de nous faire entendre à leurs concours. Le récit qui précède celui d'Adoniram est, quant à la justesse, à la fermeté, à l'ampleur de la déclamation, un modèle précieux. Le pouvoir surnaturel du descendant des dieux y est indiqué par un bref motif de quatre notes dont l'auteur a su se servir à différentes reprises. Ce motif n'est pas le seul qui soit rappelé de page en page. On retrouve également, çà et là, celui qui, gracieux et léger, figure la reine Balkis. Le tableau de la fonte de la mer d'airain a certainement de la grandeur, il y a évidemment beaucoup de charme dans les chœurs alternés des Sabéennes et des Juives et quelques morceaux du ballet sont jolis. Mais — la gloire du maître n'a point à souffrir qu'on le constate — l'œuvre est incomplète et le temps l'a marquée. Respectueusement et même chaleureusement accueillie à maintes reprises, par le public d'hier, elle obtiendra sans doute auprès des foules de demain — les qualités assez nombreuses en somme de la partition l'emportant sur les défauts du poème — le succès que je souhaite sincèrement au nouveau Théâtre lyrique du Château-d'Eau.

Musicalement, la pièce a été montée avec conviction, conscience et talent par le jeune compositeur M. Büsser qui, tenant pour la première fois le bâton de chef d'orchestre, mérite de sérieux compliments. Sa troupe instrumentale, qu'il a plaisir à diriger, on le voit, est ardente et déjà disciplinée. Ses chanteurs lui obéissent. Je cite M. Emile Cazeneuve, le ténor des Concerts-Colonne, qui, en Adoniram, se dépense généreusement; Mlle Julia Brietti, une Balkis de voix rude et fruste; Mlle Gillard, qui a dit de gentille façon les couplets connus du commencement de l'ouvrage, et M. Stamler, le roi Soliman. On les a tous applaudis.

Alfred Bruneau.

**LA SOIRÉE**

Encore une petite soirée qui n'a pas été trop mal remplie : trois pièces au tableau, c'est assez coquet pour un soir de pluie! *La Reine de Saba* à l'Opéra populaire, *Bonne d'enfant!* aux Nouveautés, et la *Jeanne d'Arc*, de Schiller, au théâtre Marigny.

On ne peut évidemment pas dire que la *Reine de Saba* soit une première représentation, et ce n'est même pas la première fois que la pièce est reprise. Il faut cependant mentionner cette nouvelle et très heureuse tentative, ne fût-ce que pour citer au sujet de Gounod, l'opinion — rappelée avec beaucoup d'à propos par un de nos confrères — qui fut émise il y a quarante ans, lors de la première représentation de *Faust*, par Scudo, un des critiques les plus autorisés de l'époque.

Cet augure écrivait imperturbablement : « Le succès définitif que M. Gounod cherchait depuis dix ans, il a presque failli l'obtenir avec *Faust*. Je dis « presque obtenu », car malgré les parties très distinguées qu'on remarque dans la partition de *Faust*, ce n'est pas encore là une de ces conceptions originales destinées à une longue vie. »

Croyez-vous qu'il avait le coup d'œil juste, ce bon critique? Il est mort depuis longtemps, et *Faust* se joue toujours. Ce qui doit apprendre aux jeunes à ne jamais se décourager et à attendre toujours avec confiance — fussent-ils déjà dans le tombeau — le jugement de l'avenir. Telle est la moralité de la reprise de *la Reine de Saba*.

Celle de *Bonne d'enfant!* est plus gaie. Je ne sais même pas si les auteurs ont songé à mettre une moralité dans leur pièce. Ils auraient été bien bons de s'arrêter à ce petit détail. Ils n'avaient qu'à s'en rapporter à leur propre veine et à celle des Nouveautés.

C'est là, en effet, le théâtre idéal entre tous. Il a quatre ou cinq auteurs attirés qui se nomment Georges Feydeau, Alfred Capus, Bisson, Sylvaire et Gascogne, et quand l'un d'eux, après trois ou quatre cents représentations, quitte l'affiche, c'est l'autre qui le remplace pour trois ou quatre cents autres représentations. *Uno avulso non deficit alter*.

C'est même pour cela que le théâtre des Nouveautés est adoré des critiques. Il ne les dérange jamais qu'une fois par an. L'heureux directeur, M. Michaud, ne sait pas, je crois, ce que c'est qu'un four, et ce n'est pas encore cette fois qu'il fera cette fâcheuse connaissance. Les auteurs de *Bonne d'enfant!* sont les auteurs du *Sursis*. C'est déjà une assez jolie recommandation.

L'un d'eux, par surcroît, M. Gascogne, est maire de sa commune, ce qui est un titre très sérieux en une année où un banquet mémorable a popularisé tous les maires de France. Et puis, par-dessus le marché, la pièce est amusante, bien montée et bien jouée. Il n'y a donc pas besoin d'insister, n'est-ce pas?

C'est donc gai et content, et le cœur tranquille, que je me suis rendu au théâtre Marigny. On y donnait la première des représentations de Mme Marie Barkany, l'éminente actrice allemande, que le *Figaro* a présentée hier matin à ses lecteurs.

Par une délicate attention, elle avait choisi comme pièce de début la *Jeanne d'Arc* de Schiller. Il ne m'appartient pas de dire de quelle façon elle l'a interprétée, mais ce que je dois constater, c'est que sous le rapport de la mise en scène, des décors et des costumes, tout a été parfait, ce qui est un véritable tour de force, étant donné le peu de temps dont on a disposé et l'exiguïté de cette charmante bonbonnière de Marigny, peu faite pour ces grands spectacles.

Ce succès n'en est que plus méritoire, d'autant que c'est par une fort belle salle que Mme Marie Barkany a été applaudie. Remarqué dans les loges et à l'orchestre :

M. le prince de Münster, ambassadeur d'Allemagne; Mme la baronne Edmond de Rothschild, M. Richter, commissaire général, et M. Lewald, commissaire adjoint de l'Allemagne à l'Exposition; M. et Mme Hellmann, M. le comte de Sessaïsons, M. Max Nordau, M. et Mme de Trévilles; M. Léopold Golschmidt, M. Vasquez, Mme Raichline, Mme la comtesse de Bryas, M. Léon Frank, M. et Mme Jules Claretie, M. Lozé, comte d'Attens, M. de Miquel, etc., etc.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire de l'éminente artiste et de sa troupe est dans le jugement d'un spectateur, rendu à la sortie :

« Je ne sais pas un mot d'allemand, et, cependant, j'ai presque tout compris! »

Un Monsieur de l'Orchestre.

**COURRIER DES THEATRES**

Ce soir :  
A l'Opéra, avec *Samson et Dalila*, interprété par Mme Héglon, MM. Rousselière, Renaud, Delpouget, etc., on donnera pour la première fois le 2<sup>e</sup> tableau d'*Alceste*, de Gluck, avec la distribution suivante :

Alceste	Mlle Aekte
Le grand-prêtre	MM. Delmas
L'oracle	Douaillier

— A l'Opéra populaire, à huit heures et demie, première représentation de *Zampa*, opéra-comique en trois actes d'Hérold :

Zampa	MM. Danges
Alphonse	Braca
Dandolo	Carrel
Daniel	Bénédict
Camille	Mmes Gillard
Rita	Archambaud

Pour ne pas accabler la critique, déjà si